

WHITMAN

WALT

POÈMES DE

WALT

WHITMAN

УОЛТ УИТМЕН

Poèmes de Walt Whitman

«Public Domain»

Уитмен У.

Поèmes de Walt Whitman / У. Уитмен — «Public Domain»,

Содержание

MON LEGS	5
EN COMMENÇANT MES ÉTUDES	6
EN TOURNÉES A TRAVERS LES ÉTATS	7
J'ENTENDS CHANTER L'AMÉRIQUE	8
NE ME FERMEZ PAS VOS PORTES	9
UNE FEMME M'ATTEND	10
SORTIE DE LA FOULE, OCÉAN QUI ROULE	12
COMBIEN DE TEMPS FUMES-NOUS TROMPÉS NOUS DEUX	13
JE VOUS AI ENTENDUS, DOUX ET SOLENNELSCHANTS DE L'ORGUE	14
POUR TOI, O DÉMOCRATIE	15
CHRONIQUEURS DES ÂGES FUTURS	16
VOUS NE TROUVEREZ ICI QUE DES RACINES	17
CITÉ D'ORGIES	18
A UN ÉTRANGER	19
EN CE MOMENT OU JE SUIS SEUL	20
EN FENDANT DE LA MAIN L'HERBE DES PRAIRIES	21
DÉBORDANT DE VIE A CETTE HEURE	22
SUR LE BAC DE BROOKLYN	23
UN CHANT DE JOIES	29
Конец ознакомительного фрагмента.	31

Walt Whitman

Poèmes de Walt Whitman

MON LEGS

*A vous, qui que vous soyez, (en baignant de mon souffle cette feuille-ci,
pour qu'elle lève—en la pressant un moment de mes mains vivantes;
—Tenez! sentez à mes poignets comme bat mon pouls! comme le sang
de mon cœur se gonfle et se contracte!)*

*Je vous lègue, en tout et pour tout, Moi-même, avec promesse de ne vous
abandonner jamais,*

En foi de quoi je signe mon nom,

(Deux Ruisseaux, Edition 1876.)

EN COMMENÇANT MES ÉTUDES

En commençant mes études le premier pas m'a plu si fort,
Le simple fait de la conscience, ces formes, la motilité,
Le moindre insecte ou animal, les sens, la vue, l'amour,
Le premier pas, dis-je, m'a frappé d'un tel respect et plu si fort,
Que je ne suis guère allé et n'ai guère eu envie d'aller plus loin,
Mais de m'arrêter à musarder tout le temps pour chanter cela en chants
extasiés.

EN TOURNÉES A TRAVERS LES ÉTATS

En tournées à travers les Etats nous partons,
(Oui, à travers le monde, sous l'impulsion de ces chants,
Voguant d'ici vers toutes les terres, vers toutes les mers),
Nous qui sommes prêts à apprendre de tous, à enseigner tous et à aimer
tous.

Nous avons observé les saisons qui se donnent et qui passent,
Et nous avons dit: Pourquoi un homme ou une femme ne ferait-il pas
autant que les saisons, et ne s'épancherait-il pas aussi bien?

Nous nous arrêtons un moment dans chaque ville et chaque bourg,
Nous traversons le Canada, le Nord-Est, l'ample vallée du Mississipi,
et les Etats du Sud,
Nous abordons sur un pied d'égalité chacun des Etats,
Nous faisons l'épreuve de nous-mêmes et nous invitons les hommes et
les femmes à entendre,
Nous nous disons à nous-mêmes: Souviens-toi, n'aie crainte, sois
sincère, promulgue le corps et l'âme,
Demeure un moment et poursuis ton chemin, sois copieux, sobre,
chaste, magnétique,
Et que ce que tu répands revienne ensuite comme les saisons
reviennent,
Et puisses-tu être autant que les saisons.

J'ENTENDS CHANTER L'AMÉRIQUE

J'entends chanter l'Amérique, j'entends ses diverses chansons,
Celles des ouvriers, chacun chantant la sienne joyeuse et forte comme
elle doit l'être,
Le charpentier qui chante la sienne en mesurant sa planche ou sa
poutre,
Le maçon qui chante la sienne en se préparant au travail ou en le
quittant,
Le batelier qui chante ce qui est de sa partie dans son bateau, le marinier
qui chante sur le pont du vapeur,
Le cordonnier qui chante assis sur son banc, le chapelier qui chante
debout,
Le chant du bûcheron, celui du garçon de ferme en route dans le matin,
ou au repos de midi ou à la tombée du jour,
Le délicieux chant de la mère, ou de la jeune femme à son ouvrage, ou
de la jeune fille qui coud ou qui lave,
Chacun chantant ce qui lui est propre à lui ou à elle et à nul autre,
Le jour, ce qui appartient au jour—le soir, un groupe de jeunes gars,
robustes, cordiaux,
Qui chantent à pleine voix leurs mélodieuses et mâles chansons.

NE ME FERMEZ PAS VOS PORTES

Ne me fermez pas vos portes, orgueilleuses bibliothèques,
Car ce qui manquait sur tous vos rayons chargés, et dont on a pourtant
le plus besoin, je l'apporte;
Surgi de la guerre, j'ai fait un livre,
Les mots de mon livre ne sont rien, ce à quoi je veux en venir est tout,
Un livre à part, qui est sans lien avec les autres et n'est point perçu par
l'intellect,
Mais vous, forces latentes qu'on tait, vous en pénétrerez toutes les
pages.

UNE FEMME M'ATTEND

Une femme m'attend, elle contient tout, rien ne fait défaut,
Cependant tout ferait défaut si le sexe manquait, ou si manquait pour
l'humecter l'homme qu'il faut.

Le sexe contient tout, les corps et les âmes,
Les intentions, les preuves, la pureté, la délicatesse, les résultats, les
promulgations,
Les chants, les ordres, la santé, l'orgueil, le mystère de la maternité, le
lait séminal,
Tous les espoirs, les bienfaits et les dons, toutes les passions, les
tendresses, les beautés, tous les plaisirs de la terre,
Tous les gouvernements, les juges, les dieux, les puissants de la terre,
Tout cela est contenu dans le sexe, en fait partie et le justifie.

Sans honte l'homme qui me plaît connaît et avoue la sensation
délicieuse de son sexe,
Sans honte la femme qui me plaît connaît et avoue les délices du sien.

Dorénavant je m'écarterai des femmes insensibles,
J'irai demeurer avec celle qui m'attend, avec ces femmes qui ont le sang
chaud et qui sont capables de me satisfaire,
Je vois que celles-là me comprennent et ne me repoussent pas,
Je vois qu'elles sont dignes de moi, je serai donc le robuste époux de
ces femmes.

Elles ne sont pas d'un iota inférieures à moi,
Elles ont le visage tanné par les soleils rutilants et les vents qui soufflent,
Leur chair a l'antique souplesse et vigueur divine,
Elles savent nager, ramer, monter à cheval, lutter, tirer, courir, frapper,
battre en retraite, s'avancer, résister et se défendre,
Elles sont extrêmes dans l'affirmation de leurs droits—elles sont
calmes et claires, en pleine possession d'elles-mêmes.

Je vous attire contre moi, ô femmes,
Je ne puis vous laisser partir, je voudrais vous faire du bien,
Je suis fait pour vous, et vous êtes faites pour moi, et ce n'est pas de
nous seuls qu'il s'agit, mais d'autres êtres,
Car, enveloppés en vous, dorment de plus grands héros et de plus
grands bardes,
Qui refusent de s'éveiller au contact d'un autre homme que moi.

C'est moi qui viens, femmes, je m'ouvre un passage,
Je suis sévère, âpre, large, inflexible, mais je vous aime,
Je ne vous fais pas plus de mal qu'il n'est nécessaire pour vous,

Je verse la liqueur d'où sortiront des fils et des filles à la mesure de ces
Etats, je pèse d'un muscle lent et rude,
Je me noue de toute ma force, je n'écoute aucune prière,
Je n'ose pas me retirer avant d'avoir déposé ce qui s'était depuis si
longtemps accumulé en moi.

A travers vous je fais couler les ruisseaux emprisonnés de mon être,
J'enferme en vous un millier d'années du futur,
Je greffe sur vous les greffes de ce qu'il y a de plus cher pour moi et
pour l'Amérique,
Les gouttes que je distille en vos corps feront germer des femmes
impétueuses et athlétiques, des artistes, des musiciens et des chantres
nouveaux,
Les enfants que je procrée de vous doivent procréer des enfants à leur
tour,
Je prétendrai alors que des hommes et des femmes accomplis sortent
de mes épanchements d'amour,
J'attendrai d'eux qu'ils s'entr'aident avec d'autres, comme moi et vous
nous nous entr'aimons maintenant,
Je compterai sur les fruits qui naîtront de leurs ondées ruisselantes,
comme je compte sur les fruits qui naîtront des ondées ruisselantes que
je dispense en ce moment,
Je serai dans l'expectative des moissons d'amour qui lèveront des
naissances, des vies, des morts, des immortalités qu'aujourd'hui je
plante si amoureuxment.

SORTIE DE LA FOULE, OCÉAN QUI ROULE

Sortie de la foule, océan qui roule, une goutte s'est doucement
approchée de moi,
Et m'a murmuré: *Je t'aime, je mourrai bientôt,*
J'ai accompli un long voyage uniquement pour te contempler, te toucher,
Car je ne pourrais pas mourir avant de t'avoir une fois contemplé,
Et j'aurais eu peur de te perdre plus tard.

A présent que nous nous sommes rencontrés, que nous nous sommes
regardés, nous pouvons être tranquilles,
Retourne en paix à l'océan, ma bien-aimée,
Moi aussi je fais partie de cet océan, ma bien-aimée, nous ne sommes
pas tellement séparés,
Regarde le grand globe terrestre, la cohésion de tout, comme tout cela
est parfait!
Quant à moi et à toi, si la mer irrésistible doit nous séparer,
Et pour une heure nous emporter vers des points contraires, elle ne peut
cependant nous tenir à jamais éloignés l'un de l'autre;
Ne sois pas impatiente—un petit moment—sache-le, je salue l'air,
l'océan et la terre,
Chaque jour au coucher du soleil, pour ta chère vie, mon aimée.

COMBIEN DE TEMPS FUMES- NOUS TROMPÉS NOUS DEUX

Combien de temps fûmes-nous trompés, nous deux!
Aujourd'hui métamorphosés, nous nous évadons promptement comme
la Nature s'évade,
Nous sommes la Nature, longtemps nous avons été absents, mais à
présent nous revenons,
Nous devenons plantes, troncs, feuillages, racines, écorce,
Nous sommes encastrés dans le sol, nous sommes rochers,
Nous sommes chênes, nous poussons côte à côte dans les clairières,
Nous broutons, nous sommes deux bêtes sauvages, mêlées aux
troupeaux, primesautières à l'égal des autres,
Nous sommes deux poissons nageant de conserve dans la mer,
Nous sommes ce que sont les fleurs de l'acacia, nous laissons tomber
des senteurs par les chemins, de l'aube au crépuscule,
Nous sommes également l'ordure grossière des bêtes, des plantes, des
minéraux,
Nous sommes deux éperviers adonnés aux rapines, nous planons dans
l'air et regardons en bas,
Nous sommes deux soleils resplendissants, c'est nous qui nous
balançons arrondis et stellaires, nous sommes tels que deux comètes,
Nous rôdons dans les bois, quadrupèdes armés de griffes, nous
bondissons sur notre proie,
Nous sommes deux nuages voyageant là-haut, les matins et les soirs,
Nous sommes des mers qui se mêlent, nous sommes deux de ces vagues
joyeuses qui roulent l'une sur l'autre et s'entr'inondent,
Nous sommes neige, pluie, froid, ténèbres, nous sommes chaque
produit et chaque influence du globe,
Nous avons fait des tours et des tours, tous les deux, avant de nous
retrouver de nouveau chez nous,
Nous avons épuisé tout hormis la liberté, tout hormis notre propre joie.

JE VOUS AI ENTENDUS, DOUX ET SOLENNELSCHANTS DE L'ORGUE

Je vous ai entendus, doux et solennels chants de l'orgue, dimanche
dernier comme je passais le matin devant l'église,
Vents d'automne, j'ai entendu en traversant les bois à la brune vos
soupirs qui se prolongeaient là-haut si désolés,
J'ai entendu à l'opéra chanter l'absolu ténor italien, j'ai entendu chanter
le soprano au milieu d'un quartette;
Cœur de mon aimée! Toi aussi je t'ai entendu murmurer tout bas à
travers l'un de ses poignets passé autour de ma tête,
J'ai entendu cette nuit, lorsque tout était silencieux, ton battement faire
tinter des clochettes à mon oreille.

POUR TOI, O DÉMOCRATIE

Oui, je ferai le continent indissoluble,
Je ferai la plus splendide race sur laquelle le soleil ait brillé,
Je ferai de divines terres magnétiques,
Avec l'affection des camarades,
Avec l'affection pour toute la vie des camarades.

Je planterai le compagnonnage aussi serré que des arbres le long de tous
les fleuves d'Amérique et des rivages des grands lacs et sur la surface
entière des prairies,
Je rendrai inséparables les cités, leurs bras passés autour du cou l'une
de l'autre,
Par l'affection des camarades,
Par la mâle affection des camarades.

Pour toi ces poèmes sortis de moi, ô Démocratie, pour te servir, ma
femme!
Oui, pour toi, c'est pour toi que je module ces chants.

CHRONIQUEURS DES ÂGES FUTURS

Chroniqueurs des âges futurs,
Tenez, je veux vous faire pénétrer sous cette enveloppe impassible, je
veux vous apprendre ce que vous devrez dire de moi:
Publiez mon nom et accrochez mon portrait comme celui de l'ami le
plus tendre,
Portrait de l'ami, du cher camarade dont son ami, son cher camarade
était le plus épris,
Qui n'était pas orgueilleux de ses chants, mais de l'immensurable océan
d'amour qui reflétait en dedans de lui, et l'épanchait sans compter,
Qui souvent se promenait en des chemins solitaires en songeant à ses
amis chers, à ses tendres compagnons,
Qui, tristement songeur loin de celui qu'il aimait, passa souvent des
nuits sans sommeil et chagrines,
Qui connut trop bien la mortelle, mortelle crainte que celui qu'il aimait
pût être secrètement indifférent envers lui,
Dont les jours les plus heureux se passèrent très loin à travers champs,
dans les bois, sur les coteaux, à errer avec un autre la main dans la
main, tous deux isolés des hommes,
Qui souvent flâna dans les rues, entourant de son bras l'épaule d'un
ami, et le bras de son ami également appuyé sur la sienne.

VOUS NE TROUVEREZ ICI QUE DES RACINES

Vous ne trouverez ici que des racines et des feuilles mêmes,
Des senteurs rapportées des bois sauvages et des étangs aux hommes
et aux femmes,
De la surelle excrue sur un sein et des œillets d'amour, des doigts qui
s'enroulent plus étroitement que la vigne,
Des ramages jaillis de la gorge des oiseaux cachés dans le feuillage, à
l'heure où le soleil est levé,
Des brises de la terre et de l'amour soufflées des rivages vivants vers
vous portés sur la mer vivante, vers vous, ô marins!
Des baies amollies par le gel et des ramilles de Mars offertes toutes
fraîches aux jeunes gens qui errent dans la campagne au temps où
l'hiver s'adoucit,
Des bourgeons d'amour mis devant vous et en dedans de vous, qui que
vous soyez,
Bourgeons qui s'ouvriront aux mêmes conditions que toujours:
Si vous leur versez la chaleur du soleil ils s'ouvriront pour vous verser
forme, couleur et parfum,
Si vous devenez l'aliment et l'ondée, ils deviendront des fleurs, des
fruits, de hautes branches et des arbres.

CITÉ D'ORGIES

Cité d'orgies, de balades et de joies,
Cité qui sera fameuse un jour parce qu'au cœur de toi j'ai vécu et
chanté,
Ce ne sont pas tes pompes, tes tableaux mouvants ni tes spectacles qui
me payent de retour,
Ni les rangées interminables de tes maisons, ni les navires aux quais,
Ni les défilés dans les rues, ni les vitrines brillantes remplies de
marchandises,
Ni de converser avec des gens instruits, ni de prendre part aux soirées
et aux fêtes,
Non, pas cela,—mais lorsque je passe, ô Manhattan, le fréquent et
rapide éclair des yeux qui m'offrent l'affection,
Qui répondent aux miens,—voilà ce qui me paye de retour,
Seuls, des amis, un perpétuel cortège d'amis, me payent de retour.

A UN ÉTRANGER

Etranger qui passes! Tu ne sais pas avec quel désir ardent je te regarde,
Tu dois être sûrement celui que je cherchais ou celle que je cherchais
(cela me revient comme le souvenir d'un rêve),
J'ai sûrement vécu une vie de joie quelque part avec toi,
Tout s'évoque au moment où nous passons rapidement l'un près de
l'autre, fluides, affectueux, chastes, mûrs,
Tu as grandi avec moi, tu as été un garçon ou une fillette avec moi,
J'ai mangé et j'ai dormi avec toi, ton corps a cessé d'être uniquement
ta chose et n'a pas permis au mien d'être uniquement ma chose,
Et tu me donnes le plaisir de tes yeux, de ton visage, de ta chair, lorsque
nous nous croisons, et tu prends en échange celui de ma barbe, de ma
poitrine, de mes mains,
Je ne te parlerai pas, je penserai à toi quand je serai seul ou quand je
m'éveillerai seul la nuit,
J'attendrai, je ne doute pas que nous nous rencontrerons une autre fois,
Je prendrai garde à ne pas te perdre.

EN CE MOMENT OU JE SUIS SEUL

En ce moment où je suis seul, gros de pensées et de désirs,
Il me semble qu'il y a d'autres hommes en d'autres contrées
pareillement gros de pensées et de désirs,
Il me semble qu'en promenant mes regards au loin je puis les apercevoir
en Allemagne, en Italie, en France, en Espagne,
Ou là-bas loin, très loin, en Chine ou en Russie ou au Japon, parlant
d'autres dialectes,
Et il me semble que si je pouvais connaître ces hommes-là, je
m'attacherais à eux comme je le suis aux hommes de mon pays,
Oh! je sais que nous serions frères et amis,
Je sais que je serais heureux avec eux.

EN FENDANT DE LA MAIN L'HERBE DES PRAIRIES

En fendant de la main l'herbe des prairies et en respirant son odeur particulière,
Je lui demande des concordances spirituelles,
Je demande le plus copieux et le plus étroit compagnonnage entre les hommes,
Je demande que s'élèvent les brins d'herbe des mots, des actes, des individus,
Ceux du plein air, rudes, ensoleillés, frais, nourrissants,
Ceux qui vont leur chemin, le torse droit, qui s'avancent avec liberté et autorité, qui précèdent au lieu de suivre,
Ceux qu'anime une audace indomptable, ceux dont la chair est forte et pure, exempte de taches,
Ceux qui regardent nonchalamment en plein visage les Présidents et les gouverneurs, comme pour leur dire: *Qui êtes-vous?*
Ceux que remplit une passion sortie de la terre, les simples, les sans-gêne, les insoumis,
Ceux de l'Amérique intérieure.

DÉBORDANT DE VIE A CETTE HEURE

Débordant de vie à cette heure, dense et visible,
Dans ma quarantième année, l'an quatre-vingt-trois de ces Etats,
A quelqu'un qui vivra dans un siècle d'ici ou dans n'importe quel
nombre de siècles,
A vous qui n'êtes pas encore né, j'adresse ces chants, m'efforçant de
vous atteindre.

Quand vous lirez ceci, moi qui étais visible alors, serai devenu invisible;
Alors ce sera vous, dense et visible, qui vous rendrez compte de mes
poèmes, qui vous efforcerez de m'atteindre,
Vous figurant combien vous seriez heureux si je pouvais être avec vous
et devenir votre camarade;
Qu'il en soit alors comme si j'étais avec vous. (Ne soyez pas trop certain
que je ne suis pas avec vous à cette heure.)

SUR LE BAC DE BROOKLYN

1

Marée montante au-dessous de moi! Je te vois face à face!
Nuages de l'ouest, soleil là-bas pour une demi-heure encore, je vous
vois aussi face à face.

Foules d'hommes et de femmes vêtus de vos habits ordinaires, combien
curieux vous êtes pour moi!
Ceux qui, par centaines et centaines, passent sur les bacs pour regagner
leur logis sont plus curieux à mes yeux que vous ne le supposez,
Et vous qui passerez d'un rivage à l'autre dans des années d'ici, vous
êtes davantage pour moi et davantage dans mes méditations que vous
ne pourriez le supposer.

2

Je songe à l'impalpable aliment que je reçois de toutes choses à chaque
heure du jour,
Au plan simple, compact, solidement assemblé, le plan dont moi-même
je suis séparé, dont chacun est séparé, tout en en faisant partie,
Aux similitudes du passé et à celles du futur,
Aux gloires enfilées comme des perles aux moindres choses que je vois
ou entends, lorsque je me promène dans la rue et que je traverse la
Rivière,
Au courant qui si impétueusement se précipite et qui nage avec moi
bien loin,
Aux autres qui doivent me suivre, aux liens entre eux et moi,
A la certitude qu'il en viendra d'autres, d'autres avec leur vie, leur
amour, d'autres qui verront et qui entendront.

D'autres franchiront les portes du bac et traverseront d'une rive à
l'autre,
D'autres observeront la course du flot montant,
D'autres verront les vaisseaux de Manhattan au nord et à l'ouest, et les
hauteurs de Brooklyn au sud et à l'est,
D'autres verront les îles grandes et petites,
Dans cinquante ans d'ici, d'autres les verront en faisant le passage, le
soleil pour une demi-heure encore là-bas,
Dans cent ans d'ici ou dans autant de siècles que ce soit, d'autres les
verront,

Jouiront du coucher du soleil, de l'afflux de la marée montante, du reflux dévalant vers la mer.

3

Cela n'y fait rien, le temps ou le lieu—la distance n'y fait rien,
Je suis avec vous, hommes et femmes d'une génération ou d'autant de
générations que ce soit après moi,
Tout comme vous, ce que vous ressentez lorsque vous contemplez la
Rivière et le ciel, je l'ai ressenti,
Tout comme n'importe lequel d'entre vous fait partie d'une foule
vivante, j'ai fait partie d'une foule,
Tout comme vous qui êtes rafraîchi par la joie de la Rivière et du flot
clair, j'ai été rafraîchi,
Tout comme vous qui vous tenez debout appuyé contre la lisse et êtes
cependant emporté avec le courant rapide, je me suis tenu à la même
place et j'ai été cependant emporté,
Tout comme vous regardez les innombrables mâts des navires et les
cheminées des vapeurs pressées comme des troncs,—j'ai regardé, moi
aussi.

Moi aussi, maintes et maintes fois, j'ai traversé la Rivière jadis,
J'ai observé les mouettes en décembre, je les ai vues planer haut dans
l'air sur leurs ailes immobiles en balançant leur corps,
J'ai vu comment le jaune étincelant éclairait des parties de leur corps
et laissait le reste dans l'ombre opaque,
Je les ai vues décrire des cercles lents et s'éloigner graduellement vers
le midi,
J'ai vu la réflexion dans l'eau du ciel d'été,
J'ai eu les yeux éblouis par la traînée scintillante des rayons,
J'ai regardé les beaux rais centrifuges de lumière autour de l'image de
ma tête ensoleillée,
Contemplé la brume enveloppant les collines du côté du sud et du sud-
ouest,
Contemplé les vapeurs qui s'envolaient en flocons teintés de violet,
Dirigé mes regards vers la baie inférieure pour observer l'arrivée des
vaisseaux,
Je les ai vus approcher, j'ai vu ce qui se faisait à bord de ceux qui
passaient près de moi,
J'ai vu les voiles blanches des goélettes et des sloops, j'ai vu les navires
à l'ancre,
Les matelots à l'œuvre dans les haubans ou à califourchon sur les
vergues,
Les mâts ronds, le balancement des coques, les minces flammes
serpentine,
Les grands et les petits vapeurs en marche, les pilotes dans leur cabine,

Le sillage blanc laissé par leur passage, le tournoiement rapide et frémissant des aubes,
Les pavillons de toutes les nations, qu'on amène au coucher du soleil,
Les vagues dentelées dans le crépuscule, les calices qui se creusent, les gambades des crêtes et leur chatolement,
L'étendue au loin devenant de plus en plus sombre, les murs gris des entrepôts de granit aux docks,
Sur la Rivière un groupe formant tache d'ombre, le grand remorqueur flanqué de gabares collées à lui de chaque côté, le bateau à foin, l'allège attardée,
Sur la rive voisine les flammes vomies par les cheminées des fonderies brûlant hautes et coruscantes dans la nuit,
Projetant leurs vacillements noirs contrastés de furieuses lueurs rouges et jaunes sur le sommet des maisons et jusque dans les rues en crevasses.

4

Tout cela et bien d'autres spectacles ont été pour moi la même chose qu'ils sont pour vous,
J'ai adoré ces villes, j'ai adoré la majestueuse et rapide Rivière,
Les hommes et les femmes que je voyais ont tous été proches de moi,
Les autres de même—les autres qui tournent leurs regards en arrière vers moi parce que j'ai regardé en avant vers eux,
(Le temps viendra, quoique je m'arrête ici aujourd'hui et ce soir.)

5

Qu'y a-t-il donc entre nous?
Quel est le compte des vingtaines ou des centaines d'années qui entre nous s'étendent?
Quel qu'il soit, cela ne fait rien—la distance ne fait rien et le lieu ne fait rien,
Moi aussi j'ai vécu et Brooklyn aux amples collines a été mien,
Moi aussi je me suis promené dans les rues de l'île Manhattan, et baigné dans les eaux qui l'entourent,
Moi aussi j'ai senti s'agiter en moi de brusques, d'étranges doutes,
Le jour parmi la foule des gens parfois ils m'ont assailli,
Quand je rentrais à pied chez moi tard dans la soirée ou quand j'étais couché dans mon lit, ils m'ont assailli,
Moi aussi j'étais un fragment solidifié de cette fonte éternellement en fusion qu'est le flot mouvant des choses,
Moi aussi j'avais reçu l'identité par mon corps,
Ce que j'étais, j'ai su que je l'étais par mon corps, et ce que je serais, j'ai su que je le serais par mon corps.

6

Ce n'est pas sur vous seuls que tombent les lambeaux d'ombre,
L'ombre a jeté ses lambeaux également sur moi,
Le meilleur de ce que j'avais fait me semblait alors vide et douteux,
Mes grandes pensées, que du moins je supposais telles, ne se
prouvaient-elles pas mesquines en réalité?
Et ce n'est pas vous seul qui savez ce que c'est que d'être mauvais,
Je suis celui qui a su ce que c'était que d'être mauvais,
Moi aussi j'ai noué l'antique nœud des contradictions,
J'ai bavardé, rougi de honte, conçu de l'irritation, menti, volé, porté de
l'envie,
J'ai eu de la ruse, de la colère, de la concupiscence, des ardeurs de désir
dont je n'osais pas parler,
J'ai été entêté, vain, avide, borné, sournois, lâche, méchant,
Le loup, le serpent, le pourceau n'étaient pas absents de moi,
Le regard fourbe, le mot léger, le désir adultère ne manquaient pas non
plus,
Refus, haines, atermoiements, bassesse, fainéantise, rien de tout cela
n'était absent,
J'ai été comme les autres, me suis mêlé aux jours et aux fortunes des
autres,
J'ai été appelé par mon plus petit nom par des jeunes gens aux voix
claires et fortes, lorsqu'ils me voyaient approcher ou passer,
J'ai senti le contact de leurs bras autour de mon cou quand j'étais debout
ou de leur chair négligemment appuyée contre moi quand j'étais assis,
J'ai vu nombre de gens que j'aimais dans la rue, sur le bac ou dans la
réunion publique, et cependant ne leur ai jamais adressé la parole,
J'ai vécu la même vie que les autres, la même éternelle vie de rire, de
grignotage et de sommeil,
J'ai joué le rôle qui marque toujours sur l'acteur ou l'actrice,
Le même vieux rôle, le rôle qui est ce que nous le faisons, aussi grand
que nous le voulons,
Ou aussi petit que nous le voulons, ou tout à la fois grand et petit.

7

Je viens plus près de vous encore,
Quoi que vous pensiez de moi, en ce moment, je l'ai également pensé
de vous, j'ai amassé mes provisions d'avance,
J'ai réfléchi longtemps et sérieusement à vous avant que vous ne veniez
au monde.

Qui pouvait savoir ce qui devait me toucher?

Qui sait si en ce moment même je ne jouis pas de tout cela?
Qui sait si, en dépit de toute la distance, je ne suis pas maintenant
comme si je vous regardais, malgré que vous ne puissiez me voir?

8

Ah! qu'est-ce qui pourrait jamais être plus imposant et plus admirable
pour moi que Manhattan à la ceinture de mâts?
Que la Rivière, le soleil couchant et les vagues dentelées de la marée
montante?
Que les mouettes balançant leur corps, le bateau à foin dans le
crépuscule, et l'allège attardée?
Quels dieux peuvent dépasser ceux-là qui m'étreignent la main et qui,
d'une voix que j'adore, s'empressent de m'appeler tout haut par mon
plus petit nom lorsque j'approche?
Quoi de plus subtil que cela qui m'attache à la femme ou à l'homme
qui me regarde au visage?
Que cela qui me transfuse en vous à cette minute et verse en votre être
mon intention?

Alors nous nous comprenons, n'est-ce pas?
Ce que je vous ai promis sans le nommer, ne l'avez-vous pas accepté?
Ce que l'étude ne pourrait enseigner—ce que le prêche ne pourrait
accomplir, est donc accompli, n'est-ce pas?

9

Coule toujours, Rivière! Monte avec le flux et dévale avec le reflux!
Gambadez encore, vagues, avec vos dentelures et vos crêtes!
Glorieux nuages du couchant! Inondez-moi de votre splendeur, moi ou
les hommes et les femmes de générations après moi!
Passez d'une rive à l'autre, foules innombrables de passagers!
Dressez-vous, mâts élancés de Manhattan! Dressez-vous, collines
admirables de Brooklyn!
Palpite, cerveau curieux et frustré! Darde des questions et des réponses!
Arrête-toi ici et partout, éternel flot des choses en fusion!
Rassasiez-vous, yeux aimants et assoiffés, dans les demeures, les rues
ou les assemblées!
Retentissez, voix des jeunes hommes! Sonores et musicales, appelez-
moi par mon plus petit nom!
Vis, vieille vie! Joue le rôle qui marque sur l'acteur ou l'actrice!
Joue l'éternel rôle, le rôle qui est grand ou petit selon ce que nous le
faisons!
Examinez, vous qui me lisez, s'il ne se peut pas que je sois en train de
vous regarder par des voies inconnues;

Sois solide, lisse qui surplombe la Rivière, pour soutenir ceux qui s'appuient nonchalamment et qui cependant sont emportés avec le courant rapide;

Volez encore, oiseaux de mer! Volez de côté ou tournoyez en larges cercles hauts dans l'air;

Reflète le ciel d'été, eau, et retiens-le fidèlement jusqu'à ce que tous les regards penchés vers toi aient eu le temps de te le prendre!

Divergez, beaux rais de lumière, de l'image de ma tête ou de la tête de quiconque, dans l'eau ensoleillée!

Avancez-vous encore, navires venus de la baie inférieure!

Passez et repassez, goélettes aux voiles blanches, sloops, allèges!

Flottez au vent, pavillons de toutes les nations! Soyez amenés ponctuellement au coucher du soleil!

Lancez haut vos flammes, cheminées des fonderies!

Projetez vos lueurs jaunes et rouges sur le faite des maisons!

Apparences, maintenant aussi bien que désormais, indiquez ce que vous êtes,

Et toi, membrane nécessaire, continue d'envelopper l'âme,

Qu'à mon corps, pour ce qui est de moi, et qu'au vôtre, pour ce qui est de vous, soient attachés nos plus divins arômes,

Prospérez, villes—amenez vos marchandises, déroulez vos spectacles, amples et suffisantes Rivières,

Epands-toi, chose qu'aucune autre peut-être ne dépasse en spiritualité, Conservez vos places, objets que nuls autres ne dépassent en solidité.

Vous avez attendu, vous attendez toujours, vous autres, ministres admirables et muets,

Nous vous recevons enfin dans un libre sentiment et sommes désormais insatiables,

Vous ne pourrez plus nous frustrer ni vous dérober à nous,

Nous vous employons et nous ne vous rejetons pas—nous vous plantons en nous-mêmes pour y rester,

Nous ne vous sondons pas—nous vous chérissons—il y a de la perfection en vous aussi,

Vous apportez votre contribution en vue de l'éternité,

Grande ou petite, vous apportez votre contribution en vue de l'âme.

UN CHANT DE JOIES

Oh faire le chant le plus gonflé d'allégresse!
Rempli de musique—rempli de tout ce qui est l'homme, la femme,
l'enfant!
Rempli d'occupations communes—rempli de grains et d'arbres.

Oh faire une place aux cris des animaux—Oh à la promptitude et
l'équilibre des poissons, si je pouvais!
Oh faire entrer dans un chant les gouttes de pluie qui tombent!
Oh faire entrer le soleil et le mouvement des vagues dans un chant!

O la joie de mon esprit—il s'est envolé de sa cage—il fend l'espace
comme l'éclair!
Il ne me suffit pas d'avoir à ma disposition ce globe ou une certaine
portion du temps,
Je veux avoir des milliers de globes et le temps tout entier.
O les joies du mécanicien! Etre emporté sur une locomotive!
Entendre le chuintement de la vapeur, le cri perçant et joyeux, le sifflet,
le rire de la locomotive!
Foncer avec un élan irrésistible et s'élancer à toute vitesse dans les
lointains.

O la flânerie enchanteresse par les champs et les coteaux!
Les feuilles et les fleurs des herbes les plus communes, le frais silence
moite des bois,
L'odeur délicieuse de la terre à l'aurore et durant toute la matinée.

O les joies du cavalier et de l'écuyère!
Etre en selle, galoper ferme sur les arçons, sentir l'air frais en
murmurant vous frapper les oreilles et les cheveux.

O les joies du pompier!
J'entends sonner l'alarme au fort de la nuit,
J'entends des cloches, des cris! Je dépasse la foule, je me précipite!
La vue des flammes me rend fou de plaisir.

O la joie du lutteur aux muscles solides qui s'érige dans l'arène,
parfaitement en forme, conscient de sa puissance, avide de se mesurer
avec son adversaire.

O la joie de cette vaste sympathie élémentaire que seule l'âme humaine
est capable d'engendrer et d'émettre à flots ininterrompus et sans
limites.

O les joies de la mère!

Les veilles, la patience, l'amour précieux, l'angoisse, l'existence
calmement donnée.

O la joie de s'accroître, de pousser, de se rétablir,
La joie de calmer et de verser la paix, la joie de la concorde et de
l'harmonie.

Oh retourner aux lieux où je suis né,
Pour entendre encore les oiseaux chanter,
Pour rôder encore autour de la maison et de l'étable, pour courir encore
par les champs,
Pour faire encore le tour du verger, pour suivre encore les vieux
chemins.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.